

Lire Étienne Parent. Notre premier intellectuel (1802-1874),
Gérard Bergeron, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval,
1994, 300 p.

Andrée Fortin

Numéro 26, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040359ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040359ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1189-9565 (imprimé)

1918-6592 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, A. (1994). Compte rendu de [*Lire Étienne Parent. Notre premier intellectuel (1802-1874)*, Gérard Bergeron, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1994, 300 p.] *Revue québécoise de science politique*, (26), 190–192. <https://doi.org/10.7202/040359ar>

Lire Étienne Parent.**Notre premier intellectuel (1802-1874).**

Gérard Bergeron, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1994, 300 pages.

Comme dans son ouvrage précédent sur Siegfried et Tocqueville, Gérard Bergeron nous propose ici une «lecture accompagnée». Il nous invite à lire Parent avec lui : il n'est pas avare de citations, présente et commente l'œuvre plutôt que l'analyser d'emblée, comme si tous la connaissaient.

Bergeron s'applique depuis quelques années à nous faire découvrir des auteurs méconnus (Siegfried) ou des aspects méconnus de leur œuvre (les propos de Tocqueville sur le Canada); bientôt viendra le tour de F.-X. Garneau. Notons au passage la modestie de cette démarche chez celui qui nous a également offert quelque 25 ouvrages dont *L'État en fonctionnement* (1993). Dans ce dernier livre, son objectif est de mieux faire connaître celui que Bergeron qualifie de «notre premier intellectuel», mais dont la pensée éparpillée dans les pages du *Canadien*, reste difficile d'accès.

Cela dit, plusieurs, et non les moindres, se sont déjà intéressés à Parent. Des thèses ont été consacrées à diverses époques ou dimensions de son travail de journaliste. Jean-Charles Falardeau a présenté en 1975 un recueil contenant quinze de ses articles et neuf de ses dix conférences publiques. Plus récemment, Fernand Dumont a abondamment puisé dans les écrits de Parent pour sa *Genèse de la société québécoise* (1993), au point qu'il se demande d'abord s'il n'a pas abusivement privilégié la pensée d'un seul homme, pour se déculpabiliser ensuite en reconnaissant qu'«au cours des années 1830, Parent a exercé un leadership incontestable, comparable à celui de Papineau; sous l'Union, il continue à jouer une influence certaine».

Aussi le détour par la pensée d'Étienne Parent n'est pas que coquetterie d'histoire intellectuelle comme le sous-titre de

Bergeron pourrait le laisser croire, c'est une excursion dans l'histoire politique. Parent est un penseur au cœur d'une époque troublée où notre « nationalité » posait déjà problème : époque de la Rébellion, puis des débuts de l'Union. Mais ce n'est pas tout. Réfléchissant alors sur l'articulation de la démocratie et du nationalisme, Parent nous interpelle encore.

La devise du *Canadien*, journal dont il fut directeur de 1831 à 1842, et rédacteur dès 1822 est en effet : *Nos Institutions, notre Langue, nos Lois*. Si Parent est nationaliste et défend les « arrangements sociaux » qui depuis la Conquête et surtout depuis l'*Acte de 1774* ont permis au fait français de se maintenir, ce n'est pas à n'importe quel prix, pas aux dépens, en tout cas, de la démocratie. Il est en effet fervent défenseur du parlementarisme à la britannique, à condition qu'il soit effectivement mis en œuvre et qu'existe un gouvernement responsable. Ce n'est pas le cas au moment où il est à la barre du *Canadien* et plusieurs articles seront consacrés à réclamer ces deux composantes essentielles de la démocratie. On constate au passage que son nationalisme n'a rien d'étriqué : le Canada est situé dans une perspective panaméricaine; Parent discute de l'Espagne, de la Belgique, de la Pologne et bien sûr de la France, en des années où l'Europe s'agite autant que la colonie britannique.

Parent, père de famille auquel le journalisme ne permet que chichement de faire vivre les siens, accepte en 1842 un poste de fonctionnaire, celui de greffier du Conseil exécutif, ce qui lui impose une certaine réserve par rapport à la politique. S'il se retire du *Canadien*, il continue à participer à la vie publique par une série de conférences sur l'éducation, le travail, l'économie, la religion, questions moins immédiatement liées à la conjoncture politique. On y lit les bases d'une réforme de l'éducation (instruction gratuite, bourses et prêts «aux enfants pauvres» qui voudraient poursuivre des études supérieures, un «bureau central» de l'éducation, salaires décents pour les enseignants, etc.) et déjà un plaidoyer sur l'importance de l'activité économique, qui ne sera repris qu'à la toute fin du siècle et au suivant. Malgré tout, c'est la première partie de son activité d'homme public, de «publiciste» comme on disait alors, c'est-à-dire celle de journaliste, qui est la plus intéressante à lire dans le

contexte actuel, et que le traitement de Bergeron privilégie.

La position de Parent se résume à son adhésion aux institutions politiques britanniques et à la reconnaissance du caractère distinct de la société francophone. Si elle fait de lui un nationaliste, elle ne le rend pas pour autant indépendantiste. Il souscrit aux *92 Résolutions*, dont il se fait le fervent défenseur, mais ne soutient pas la rébellion. Il aura donc maille à partir non seulement avec les Anglais — il sera emprisonné en 1838 — mais avec les nationalistes radicaux montréalais (*Le Canadien* est publié à Québec, rappelons-le) avec lesquels il polémique par journaux interposés.

La sympathie de Bergeron à l'égard de Parent ne le rend pas pour autant complaisant; elle ne l'empêche pas de parler de ses moments de découragement, des côtés plus réactionnaires de sa pensée, surtout manifestes dans ses conférences. Mais à travers cet ouvrage qui parcourt l'ensemble des écrits de Parent, et non seulement quelques morceaux choisis en raison de leur importance et de la conjoncture politique où ils ont été rédigés, l'homme apparaît vraiment comme un intellectuel incarné. Il sera par exemple le premier traducteur du *Rapport Durham*, qu'il fera paraître en tranches dans son journal.

Parent est un acteur privilégié des débuts de la presse canadienne et a mené le dur combat pour la liberté de presse — il ne fut pas le seul, mais un des derniers journalistes, tant francophones qu'anglophones, à être emprisonné. Il participa aux polémiques politiques et intellectuelles de son temps à travers les pages de son journal. C'est donc aussi une histoire de la presse naissante que Bergeron nous donne à lire dans son ouvrage.

Mais on retient surtout de cette lecture de Parent que déjà en ces débuts du XIX^e siècle, la tension entre nationalisme et démocratie n'était pas simple à surmonter pour qui se définissait à la fois comme démocrate convaincu et fervent nationaliste.

Andrée Fortin
Université Laval